



Des jeunes patoisants sur les planches

VUADENS • *Des adolescents montent sur scène pour interpréter une pièce de théâtre entièrement en patois. Une manière pour eux de défendre cette langue qu'ils ont fait le choix d'apprendre. Reportage lors des répétitions.*

MAUD TORNARE

«C'est beau de pouvoir parler comme dans l'ancien temps. Il faut garder cette langue!» Cette langue à laquelle Gwendoline Pasquier tient tant, c'est le patois. A 15 ans, la jeune fille parle le «paté» presque couramment. Avec ses grands-parents le dimanche et ses amis du Cycle d'orientation de la Gruyère qui ont fait le choix, comme elle, de suivre des cours de patois. Une petite douzaine en tout. Parmi eux Maxime Pittet, 16 ans, et Marie Uldry, 17 ans. Tous les trois monteront le week-end prochain sur les planches pour interpréter un théâtre entièrement en patois. Une première pour ces jeunes gens pour qui parler la langue de leurs ancêtres est une fierté autant qu'un plaisir.

Plus de tolérance

«J'ai décidé de prendre des cours car je trouvais dommage que cela se perde. Mes parents le comprennent mais ne le parlent pas. Et mes grands-parents le parlent mais ont toujours gardé cette langue comme un trésor», explique Maxime dans les coulisses de la salle de l'hôtel de la Gare à Vuadens, transformée en théâtre éphémère.

En ce dimanche matin, la petite troupe se fait maquiller avant la répétition générale. Gwendoline est la première à passer entre les mains de la maquilleuse et metteuse en scène Christine Overney Ruffieux. Dans la pièce, l'adolescente tient le rôle de M^{me} Eudoxie Pinyoulé. Elle forme, avec Joël Grandjean, 22 ans, son partenaire sur scène, un couple de Genevois distingués. «Il s'agit d'une pièce de vaudeville qui a été adaptée en patois par Joseph Combaz», explique Christine Overney Ruffieux tout en dessinant des cernes sur le visage juvénile de Gwendoline. «Elle doit ressembler à une femme de 40 ans», poursuit la metteuse en scène.

«Un beau chant»

Dans les coulisses, on se salue et on rigole en français et en patois. «Aujourd'hui, on n'a plus peur de faire des fautes en patois. Il y a plus de tolérance. Ce chan-

gement c'est bien car si les jeunes ne parlent plus, c'en sera fini du patois», souligne Christine devant ses protégés dont elle admire «le courage de se lancer sur scène».

Maxime, qui tient le rôle du majordome Nestor, confie apprécier la sonorité de cette langue. «Le patois a un beau chant et un bon accent», souligne l'apprenti fromager qui a souvent l'occasion de parler patois avec les agriculteurs qui viennent livrer le lait à la laiterie. «Savoir le patois, c'est aussi un bon point pour aller aux filles», lâche le jeune homme.

Eclat de rire général dans les coulisses où Jean-Marc Gobet vient de faire son entrée. En patois bien sûr. «Autrefois, tout le monde parlait patois sur les chantiers», se souvient l'ouvrier.

Le cinquantenaire incarne le personnage de M. Latoua dans la pièce, un cordonnier embourgeoisé et crâneur qui vante les mérites de son «tsathi» (château en français), une demeure qui se révèle en réalité être une ruine. S'il trouve fabuleux que des jeunes s'intéressent au patois, Jean-Marc Gobet estime que «tôt

ou tard, le patois va disparaître gentiment».

Prononciation soignée

Christine n'est pas aussi fataliste. «J'ai l'impression qu'il y a un regain d'intérêt chez les jeunes». Dès l'automne 2015, l'enseignement du patois sera d'ailleurs proposé dans tous les Cycles d'orientation du canton, dont ceux de Sarine Ouest et de Marly qui ont déjà manifesté leur intérêt pour ces cours.

Il est 10 heures. La petite troupe de six comédiens est fin

prête. La répétition peut commencer. Le cordonnier vantard («kaka-pède» ou «tapa-cholin», huit mots existent en patois pour désigner le cordonnier) fait son entrée. Puis, c'est au tour des adolescents de réciter leur texte sans hésitation. Ils ont pour cela été épaulés par Alodie Philipona, gardienne de la bonne prononciation du patois qui a répété la pièce avec eux durant plusieurs mois.

Sur scène, les situations cocasses ne manquent pas au fur et à mesure que le dîner chez les Latoua vire au cauchemar pour

le couple de Genevois qui goûte malgré lui à toutes sortes de bestioles, de la «vouipa» (guêpe), à la «tseriye» (chenille) en passant par le «kouéthron» (limace). «Cette pièce est l'occasion de passer un bon moment», souligne Christine Overney Ruffieux. «Elle reste abordable même pour ceux qui ne connaissent pas le patois». I

> Représentations le samedi 18 avril à 20h et le dimanche 19 avril à 14h suivies du chœur d'hommes de Candy, hôtel de la Gare à Vuadens, entrée libre (chapeau à la sortie), pas de réservation.



Dans cette pièce en patois, Jean-Marc Gobet (au centre) partage la scène avec cinq très jeunes acteurs, âgés de 15 à 25 ans, dont Joël Grandjean (à gauche), Marie Uldry et Gwendoline Pasquier (tout à droite). Maxime Pittet et Damien Schaeffer complètent le casting. ALESSIA OLIVIERI



Après Marly, la commune de Romont se dote à son tour d'un rickshaw. ALESSIA OLIVIERI

ROMONT

Un vélo-taxi écologique et social

FLORA BERSET

Un nouveau moyen de transport débarque à Romont: le rickshaw. Inspiré des cyclo-pouses d'Asie du Sud-Est, ce vélo-taxi à trois roues circule dans les rues du chef-lieu depuis le 1^{er} avril. Son lancement officiel a eu lieu hier matin à l'occasion d'une conférence de presse. Présent lors de l'inauguration, le président du Grand Conseil David Bonny a tenu à saluer cette initiative: «C'est un atout pour la commune et pour le canton. Nous allons suivre cela de très près.»

Plus que divertissant et pratique, le projet rickshaw, mis en place par la ville de Romont et l'institution REPER, souhaite renforcer les liens intergénérationnels tout en permettant à des jeunes en rupture socioprofessionnelle de se réinsérer dans le monde du travail. Il s'ancre également dans une approche environnementale favorisant la mobilité douce.

Fort de ce concept, le projet a obtenu le 1^{er} Prix de la Semaine des générations organisée par la Direction de la santé et des affaires sociales en 2013, soit une enveloppe de 5000 francs. Aujourd'hui, il bénéficie également d'un soutien financier

de 16 000 francs de la part de la commune de Romont.

«C'est une initiative intéressante et originale», sourit le syndic Roger Brodard. «La commune travaille avec REPER depuis sept ans et se félicite de cette collaboration», ajoute Pascal Delabays, conseiller communal en charge de la jeunesse.

La phase de test durera six mois. A long terme, l'objectif sera de pérenniser le projet grâce à l'appui de sponsors privés.

Deux jeunes ont déjà été engagés comme chauffeurs: Myriam Maillard et Boris Gendre. Au bénéfice d'un contrat «mini-job», ils seront défrayés à hauteur de 50 francs par jour de service. Dotés d'un permis de conduire, tous deux ont suivi une formation de plusieurs heures sur l'utilisation du véhicule. Roulant à une vitesse moyenne de 15 km/h, l'engin pèse près d'une demi-tonne et peut accueillir deux passagers. Si le rickshaw bénéficie d'une assistance électrique au pédalage de 2000 watts, il fonctionne avant tout à la force des mollets.

«C'est un projet bonnard et sympathique. Ce qui me plaît, c'est à la fois son côté intergénérationnel et son côté sportif», affirme

Myriam Maillard, 26 ans, en quête d'une nouvelle formation. «C'est une occupation agréable qui prend place dans une jolie ville. Nous avons tout à y gagner», renchérit son ami. Après avoir repris des études en informatique, l'ex-magasinier de 30 ans s'octroie une pause dans son cursus universitaire pour réfléchir à son avenir professionnel. «Je ne corresponds pas tout à fait au profil recherché par REPER», concède Boris Gendre.

La réservation du véhicule se fait par téléphone ou à l'une des cinq stations de la ville qui se trouvent à proximité de la Coop, de la Migros, de la poste, de la gare et du Bicubic. La desserte du rickshaw se limite à la ville de Romont. Seule exception: les pilotes peuvent se déplacer jusqu'à Billens en raison d'un partenariat établi entre REPER et le home.

Le service est assuré du lundi au vendredi (ainsi que les jours fériés), de 10h à midi et de 13h30 à 17h30. «En cas de fortes pluies, il n'y aura pas de service pour des questions de sécurité», précise Fabien Boissieux, responsable opérationnel du projet. Le prix de la course s'élève à 2 francs, quelle que soit la longueur du trajet souhaité. I

> Infos et réservation: 079 350 18 87.